



DÉSORDRE CONVIVAL

Éloge à la sociabilité alimentaire du Marché

Essai (projet) soumis en vue de l'obtention du grade de M.Arch.
École d'architecture de l'Université Laval
Hiver 2018

Par Anaïs Bourassa-Denis
Supervisé par Érick Rivard

RÉSUMÉ

DÉSORDRE CONVIVIAL s'intéresse à l'état qu'adoptent les individus lorsqu'ils sont en présence de l'autre dans les lieux publics. Il tente de déterminer comment un espace public tel que le marché alimentaire peut ainsi suggérer des interactions et comportements plus conviviaux dans un lieu où des étrangers se côtoient, visant ainsi une meilleure cohésion sociale entre ces individus. En se positionnant en faveur de certains assouplissements de l'ordre social pour renouveler les interactions dans la sphère publique, le projet suggère diverses occasions sociales dans un espace robuste, adaptable et personnalisable. Des engagements sociaux momentanés et spontanés peuvent se former à travers un parcours alimentaire qui se découvre sous forme de moment satellite du quotidien où le temps s'allonge et où les rappels à la réalité et à l'ordre social se font discrets.

L'omniprésence de la nourriture est l'élément unificateur grâce à son caractère fondamentalement social. Le concept d'un happening est ainsi exploré. Ce marché s'offre aux habitants du Vieux-Québec et à ses visiteurs comme la parfaite excuse pour se rencontrer et pour partager des imaginaires communs, mais éphémères.

ENCADREMENT

SUPERVISEUR

Érick Rivard

Architecte associé et designer urbain, Groupe A / Annexe U

Chargé de cours, École d'architecture de l'Université Laval

MEMBRES DU JURY

Jan Zwijski

Professeur titulaire (Ph.D), École d'architecture de l'Université Laval

Antoine Guy

Architecte associé, Atelier Guy

Olivier Masson

Architecte et professeur, UCL Bruxelles

REMERCIEMENT

Je tiens à remercier dans un premier temps Erick Rivard qui m'a accompagnée tout au long de l'essai (projet). En tant que superviseur, il a su trouver le mot juste pour permettre à mes idées de prendre leur envol. J'aimerais également mentionner mes collègues qui m'ont donné des conseils et des commentaires judicieux tout au long du projet tout en me permettant de relativiser dans les moments les plus creux.

Merci également à mes éternelles amies Rosalie et Anne-Marie qui m'ont patiemment épaulée tout au long de mon parcours universitaire. Leur soutien, leur écoute et leurs encouragements constants ont su alimenter ma passion pour l'architecture.

Finalement, un énorme remerciement à ma famille pour m'avoir soutenue et encouragée inconditionnellement.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	p. 2
ENCADREMENT	p. 3
REMERCIEMENT	p. 4
1. INTRODUCTION	p. 6
1.1. L'Autre	p. 7
1.2. L'Étranger Familier	p. 9
2. PROCESSUS DE CRÉATION	p. 11
2.1. L'Expérience Émotionnelle	p. 12
2.2. L'Espace Émotionnelle	p. 13
3. ESPACE	p. 15
3.1. Le Troisième-Lieu	p. 15
3.1.1. Le Café	p. 16
3.2. L'Hétérotopie	p. 18
4. ESPACE SOCIAL	p. 20
4.1.1. L'Ordre Social, la Socialité et la Sociabilité	p. 20
4.1.1.1. Le Quotidien et les Habitudes.....	p. 21
4.2. Les Comportements	p. 22
4.2.1. Les Engagements Passifs	p. 24
4.2.2. Les Engagements Actifs	p. 27
4.2.3. Les Frontières, les Barrières et les Subdivisons	p. 30
4.2.3.1. L'Hostilité et la Convivialité	p. 31
5. ESPACE SOCIAL ALIMENTAIRE	p. 33
5.1. L'Acte de Manger Ensemble	p. 35
5.2. Le Marché	p. 39
6. PROJET	p. 42
6.1. La Mission, les Enjeux et les Objectifs	p. 42
6.2. Le Programme	p. 43
6.2.1. L'Adaptabilité	p. 47
6.2.2. La Continuité	p. 47
6.2.2.1. Transparence et Translucidité	p. 48
6.2.3. Le Désordre	p. 49
7. CONCLUSION ET RETOUR SUR LA CRITIQUE	p. 50
8. BIBLIOGRAPHIE	p. 51
ANNEXE I : Plans et Coupe	p. 52

1. INTRODUCTION

L'essai (projet) vise l'exploration de la relation entre l'architecture et l'individu dans un contexte d'un espace public, celui d'un marché alimentaire. Il permet d'entamer une meilleure compréhension des qualités sociales de l'architecture, de mettre en lumière la capacité d'un environnement à influencer les interactions sociales s'y déroulant pour ainsi suggérer certains comportements plus favorables à l'instauration d'une ambiance conviviale. Par une démarche de recherche création s'inspirant de la peinture, le potentiel de l'espace à engendrer une expérience émotionnelle est également exploré. Un certain relâchement de l'ordre social se faisant naturellement à l'intérieur de l'espace social alimentaire, diverses mises en scène situationnelles de rencontres et de partage peuvent ainsi se former en réaction spontanée à l'expérience émotionnelle engendrée par l'espace même.

L'espace est ainsi plus qu'un réceptacle de programmes; il a le potentiel d'influencer la manière dont les individus interagissent avec l'autre et avec leur environnement (Pfeiffer, 1980). La question est ainsi de déterminer comment l'architecture peut-elle suggérer des comportements plus conviviaux visant une meilleure cohésion sociale dans un lieu où des étrangers se côtoient ?

1.1 L'Autre

«L'autre est indispensable à mon existence, aussi bien d'ailleurs qu'à la connaissance que j'ai de moi.»

Jean-Paul Sartre (1946)

«L'existentialisme est un humanisme»

Puisqu'un individu se positionne toujours en relation de comparaison avec l'autre, cet essai s'intéresse ainsi tout d'abord au rapport particulier unissant l'individu à son semblable.

Leur coprésence en un même lieu entraîne une impulsion réciproque à s'imposer mutuellement une définition de leur personne qui se construit inévitablement à travers le regard de l'autre. Elle ne peut toutefois pas être autosuffisante, soit que n'être valable que pour un individu isolé, mais elle se doit de prendre en compte l'ensemble des individus. Sartre (1946) conçoit que toutes décisions ne peuvent se former que si le plus grand dénominateur commun est impliqué : « Ainsi, notre responsabilité est beaucoup plus grande que nous ne pourrions le supposer, car elle engage l'humanité entière ». L'autre est ainsi une composante indissociable de la sphère publique, l'autre est ainsi une composante indissociable du moi. En définissant des attentes, des volontés vis-à-vis une situation particulière, l'individu n'est plus responsable que de sa personne puisqu'il détermine par le fait même les balises à l'intérieur desquelles l'autre se devra d'évoluer. Également, ce rapport est essentiel puisqu'un individu qui a la volonté de s'isoler, d'isoler ses actions, pensées et valeurs de celles de l'autre, et ce, comme il a été prouvé, même si cela n'était jamais totalement possible, perdrait un peu de la compréhension qu'il a de lui même. L'autre est non seulement indispensable à l'essence même de soi, il devient l'élément de comparaison qui permet de se définir. Il n'y pas nécessairement une continuité entre l'individu et l'autre, mais il y a toujours une proximité. Sans une compréhension de la place de l'autre dans l'expérience vécue et perçue d'un individu, celui-ci ne peut ainsi pas se concevoir dans son ensemble : l'autre est conditionnel à son existence. Tout comme chez Sartre (1946), pour Jean-Luc

Nancy (2013), l'individu est nécessairement pluriel, puisque l'existence d'un soi coexiste inévitablement avec celle de l'autre. La découverte de l'autre, que se soit par la proximité ou par le toucher, est souhaitable et cette rencontre permet de prendre conscience de sa propre humanité. L'autre demeure toutefois fondamentalement étranger puisqu'il possède une vérité qui est autant valide que celle de l'individu, l'être de chacun devient à la fois mutuellement hétérogène et codépendant. C'est lorsqu'une confrontation avec l'autre se produit que l'ampleur de son être se révèle; l'individu seul ou en groupe dans l'espace apprend ainsi à se définir en fonction de la présence certaine ou incertaine de ses semblables. L'individu absolument seul, délivré de l'existence de l'autre n'existera jamais puisque même si l'autre se soustrait à son emprise immédiate, sensoriellement atteignable, il continue à entretenir sa présence par sa seule existence dans l'absolu. Le vide laissé par son absence devient en soi la matérialisation de sa présence permettant à l'individu de conserver sa vérité. L'unité entre l'individu et l'autre, autre qui ici englobe *tous les autres* comme entité étrangère à celle de l'individu même, se forme sous l'acceptation de la multiplicité des définitions admises. L'origine du monde commence en chacun et, puisque toutes vérités influencent inévitablement l'existence de tous, l'autre et l'individu doivent exister dans un équilibre certain où la présence de l'être qui n'est pas soi devient fondamentale. Ainsi, Nancy (2013) résume cette dualité entre l'individu et l'autre, leur coexistence en décrivant l'être comme « (...) singulièrement pluriel et pluriellement singulier. » L'essence de l'un devient ainsi dépendante de celle de l'autre. Le passage par l'extériorité, par le fait de se considérer selon le regard de l'autre, est essentiel à l'intériorité, à la compréhension, de sa personne. Ainsi, pour pouvoir se définir, il semble inévitable de regarder tout ce qui n'est pas soi. L'individu existe puisqu'il est extérieur à l'autre; sans ce dernier, il ne peut prendre conscience de sa propre existence.

En somme, la vie publique et les échanges qui s'y déroulent ne peuvent être évités, la coexistence est intrinsèque à la perception que l'un se fait de lui-même. Cette coexistence - ou co-essentialité chez Nancy (2013) - est ainsi un partage total des existences, un partage qui solidifie la relation avec l'autre; s'en détourner serait se soustraire à une partie de soi. Lorsque vient le temps d'entrer en contact avec autrui dans les lieux publics et étant donné que la reconnaissance de l'autre est essentielle à l'existence même de l'individu, la présence de barrières et de restrictions dictées par l'ordre social établi semble ainsi provoquer un non-sens . Une remise en question de l'ordre social ou du moins un besoin de l'assouplir au profit d'interactions plus ouvertes et conviviales semble alors naturel.

1.2 L'Étranger Familier

S'il est vrai qu'il est usuel de partager l'espace public avec de nombreux inconnus, il arrive souvent que cet autre soit familier, qu'il a été croisé quotidiennement, mais sans jamais avoir été abordé ou présenté officiellement. C'est un autre reconnaissable sans être connu (Goffman, 2013). L'acte d'interagir activement avec celui-ci n'a jamais semblé être approprié; il demeure ainsi un autre étranger, mais un étranger tout de même familier. Les opportunités de s'engager socialement avec cet autre se multiplient, mais, en le croisant de façon quotidienne, une certaine habitude de non-communication s'installe lentement et se solidifie au fil du temps. Il devient de plus en plus difficile d'engager une conversation si l'action n'a pas été introduite dès les prémices de cette relation particulière. L'étranger familier devient intouchable. Sans un élément hors du commun, la rencontre semble improbable ou même indésirable puisqu'un accord mutuel et implicite de s'ignorer s'est installé. (Milgram, 1977). Dans certains cas, c'est également une manière de se préserver de rencontres ou interactions indésirables. L'ambiguïté s'installe lorsque l'accord de s'ignorer semble moins évident chez l'autre. L'initiative d'aller vers cette personne familière est une situation délicate qui pourrait être facilitée par un espace la soutenant (Goffman, 2013).

L'autre devient une composante de l'environnement inerte, sa présence se fait subtile (Milgram, 1977). Pourtant, grâce à la fréquence à laquelle l'étranger familier est côtoyé, celui-ci contribue à rendre l'environnement lui-même plus familier : « (...) they establish our connection to individual places (Paulos et Goodman, 2004, p.1). La proximité avec des personnes qui oscillent entre connaissances et inconnus vient contrebalancer la demande constante de socialisation dans la sphère publique attribuant à l'espace une certaine hospitalité confortable et passive.

L'étranger familier est ainsi indissociable à l'expérience de la vie publique puisqu'il assouvit des besoins essentiels de coexistence (Nancy, 2013; Sartres, 1946) tout en s'allouant un certain détachement social, mais un attachement à l'espace, à un quartier. La relation maintenue entre individus familiers permet d'envisager les différents stimuli qui permettraient à ces derniers de faire évoluer leur relation et d'ainsi contribuer à une nouvelle sociabilité où des comportements davantage conviviaux et actifs sont adoptés et où l'anonymat dont jouissent la plupart dans la sphère publique est momentanément délaissé.

2. PROCESSUS DE CRÉATION : INFLUENCE DE LA PEINTURE

« (...)we often discover it to have properties such as emotional characer that no mere physical object can posses or we find it to have qualities of space and motion (...) »

B. R. Tilghman (1970)

« The Expression of Emotion in the
Visual Arts : A Philosophy Inquiry »

Un processus de création influencé par l'art a permis d'explorer la manière dont les peintures permettent d'exprimer des émotions par l'image pour s'en inspirer pour l'élaboration d'objectifs de design, pour des décisions architecturales et pour définir des intentions esthétiques et sensorielles. Une peinture est un moment figé, une capsule esthélisée du quotidien, où se mettent également en scènes différentes composantes de l'acte social explorées par l'essai (projet). On y observe une représentation assez juste des comportements usuels en situation d'engagements sociaux tout en apportant une dimension émotionnelle et spatiale qui n'existerait pas autrement.

Aussi, l'œuvre d'art permet de mettre en relation l'autre avec l'individu puisqu'elle offre une instance avec laquelle l'un peut se comparer avec l'autre : « L'œuvre est toujours sociale et souvent collective (...) » (Fourmentaux, 2013). Un processus de création influencée par l'art permet ainsi de réfléchir aux répercussions sociales des diverses décisions architecturales effectuées dans l'essai (projet).

2.1 L'Expérience Émotionnelle



Figure 1. Bloch, Carl. (1866). *Fra et romersk osteria*. [Huile sur toile]. Copenhague, Statens Museum for Kunst.

Tout d'abord, ressentir l'émotion représentée dans une peinture appelle à la capacité à se projeter dans le contexte de l'évènement représenté, mais également dans celui de l'œuvre dans son ensemble. L'interprétation n'est d'ailleurs pas unique et dépend du vécu, de la culture et de la sensibilité de celui qui contemple la toile (Fourmentaux, 2013 et Tilghman, 1970). L'intention de l'artiste influence également l'expérience émotionnelle (Freeman, 2012). Ainsi, pour que la peinture devienne un médium de référence émotionnelle à un comportement précis qui tente d'être reproduit, l'œuvre se doit minimalement de présenter des références explicites à la situation voulue. L'émotion dont il est question est perçue, mais permet d'introduire une dimension

autre à la théorie du lieu et des comportements interpersonnels dans ce lieu. Dans un sens, les émotions introduites par une œuvre artistique permettent de poser les bases d'une connaissance pratique et théorique des émotions et des comportements : « Culturellement déterminée, les émotions n'en déterminent pas moins, à leur tour, des façons d'agir dans la vie quotidienne et dans les rencontres avec autrui » (Fournementaux, 2013, p. 141). Aussi, la façon dont un individu perçoit l'émotion représentée par une toile lui permet d'en apprendre davantage sur soi puisqu'il projette alors ses propres préférences ou craintes à la situation qu'il observe (Freeman, 2012). La toile de Carl Bloch *Fra et romersk osteria* (voir figure 1) semble ainsi vouloir transmettre un certain malaise, une impression de déranger. Par contre, pour certains, il se peut que l'émotion perçue soit davantage chaleureuse si la femme en jaune est celle remarquée en premier. En effet, l'expérience émotionnelle d'une œuvre n'est ni unique ni statique puisqu'elle entre constamment dans une phase de mutation faisant ainsi le parallèle avec l'individu qui est lui-même un être changeant (Kaufman, 1981). L'émotion ressentie devant une œuvre est donc principalement un reflet des valeurs de l'individu qui l'observe, de sa capacité à s'identifier au moment représentée. La personne qui intériorise une œuvre n'est pas passive; elle est en constante remise en question de son interprétation, de sa réaction émotionnelle (Fournementaux, 2013). Elle lui suggère finalement le comportement ou du moins la réaction qu'il adopterait si une situation semblable se présentait à lui.

2.1.1 L'Espace Émotionnelle

Comme l'art, l'espace a un effet similaire chez les individus. Par exemple, lorsque celui-ci subit des modifications perceptibles, certaines émotions sont provoquées en réaction à un changement d'état du lieu (Keufman, 1981). Un espace qui se veut être interprété par ce qu'il fait ressentir et non par sa présence physique, ne perd tout de même pas ses qualités réelles et tangibles. Ainsi, l'espace réel ne devient pas secondaire à l'émotion « car le réel demeure présent à l'expérience émotionnelle comme la sphère dont celle-ci précisément est exclue » (Keufman, 1981, p.20).

L'expérience émotionnelle de l'espace est ainsi plus nuancée que celle vécue grâce à la peinture puisqu'elle n'est pas autosuffisante, elle dépend de son état d'objet.

En abordant l'espace par sa capacité à créer une expérience émotionnelle, il devient possible d'en explorer l'effet et les répercussions sur le comportement d'individu en situation sociale. Les émotions partagées entre individus ou simplement vécues solitairement dans la sphère publique sont en soi une manière d'entrer en contact avec l'autre, elles permettent de socialiser (Brossard, 2013). Finalement, une conjonction se fait ainsi entre les émotions perçues à travers des œuvres d'art et celles provoquées par des espaces, puisque les premières sont à l'image des dernières.

3. L'ESPACE

L'essence du Marché Alimentaire proposé est inspirée de deux théories de l'espace soit celle du troisième lieu et celle des hétérotopies. Le projet se permet ainsi de se considérer comme une entité en soi, comme un lieu qui s'autosuffit et qui se donne son propre sens, ses propres balises.

3.1 Le Troisième-Lieu

« It is a fortunate aspect of the third place that its capacity to serve the human need for communion (...) »

Ray Oldenburg (1999)

« The Great Good Place, Cafes, Coffee Shops, Bookstores, Bars, Hair Salons, and Other Hangouts at the Heart of a Community »



Figure 2. Hopper, Edward. (1942). *Nighthawks*. [Huile sur toile]. Chicago, Art Institute of Chicago .

Le principe du troisième-lieu est emprunté à Ray Oldenburg (1999). Il existe principalement dans le but d'assouvir un besoin essentiel de sociabiliser pour éviter de se sentir aliéner. C'est un espace qui permet de faire une pause, à mi-chemin entre un lieu de travail et un chez-soi, un espace autre. C'est un lieu qui appelle au jeu, où le sentiment de partager un moment à part, hors norme, lui donne de l'importance et se

fait désirer. Il offre un environnement neutre où il est accepté socialement d'aller vers l'autre, mais également où il est possible d'organiser des rencontres avec des personnes déjà connues. Il est à l'opposé de l'espace privé et se différencie des autres espaces publics où cette attitude plus entreprenante serait perçue comme étant invasive, intrusive et où certain malaise s'installerait voir une insécurité. Ce lieu suggère ainsi un état d'esprit propice aux interactions spontanées avec l'autre, aux relations qui se lient et se délient. Dans un tel environnement, la crainte de s'imposer et de provoquer une réaction hostile semble s'estomper, l'ordre social est remis en question puisqu'il y est encouragé de délaissier ses préjugés, d'oublier ce qui serait attendu comme comportement. Il y est ainsi possible de renverser ce qui est ordinaire, pour s'y construire des moments conviviaux à contrecourant de la norme. (Torregrosa, 2013).

Les obligations de la vie courante sont ainsi momentanément oubliées, permettant de prendre conscience de la présence de l'autre, de se positionner sur la relation souhaitée avec celui-ci puisque le rôle public usuel de chacun est suspendu momentanément. Le troisième-lieu permet ainsi de placer sur un pied d'égalité tous ses visiteurs puisqu'il est fondamentalement inclusif : « A place that is a leveler is, by its nature, an inclusive place. It is accessible to the general public and does not set formal criteria of membership and exclusion » (Oldenburg, 1999, p.48). Dans le même ordre d'idée, le troisième-lieu renvoie une image de simplicité pour ainsi ne pas dissuader certain d'y pénétrer. Une apparence minimale permet de ne pas ressentir de malaise à s'y retrouver, sentiment qui se produit chez certain lorsque le visuel est trop recherché. L'importance est toujours mise sur les individus : « In the third place, the "visuals" that surround individuals do not upstage them » (Oldenburg, 1999, p.61).

3.1.1 Le café

Le café est l'un des espaces construits considérés comme un troisième-lieu. On y retrouve refuge. C'est un moment de tranquillité qui n'est pas compromis par l'ordre

social où la conversation est l'activité principale et où l'engagement social est priorisé. Le café est particulièrement inclusif, il n'y a aucune distinction entre les individus et, à priori, aucun préjudice n'a lieu d'y être (Oldenburg, 1999). Le café est ainsi une *région ouverte* : « (...) des lieux enclos physiquement, où deux personnes, quelles qu'elles soient, connues ou inconnues, ont le droit d'entrer dans un engagement (...) » (Goffman, 2013, p. 115). Il devient un lieu d'importance où y vivre un moment pour soi, un moment pour partager son existence avec l'autre (Nancy, 2013). L'espace du café et ce qu'il offre devient essentiel : « If the individual has a third place, the place also “has him.” » (Oldenburg, 1999, p.63).

Les terrasses qui font partie d'une typologie courante du café offrent elles-mêmes des opportunités à la pause, comme un espace médian entre la ville et le café même. Ce sont des seuils actifs qui peuvent se dilater ou se contracter selon la demande, débordant parfois dans l'espace urbain. Les terrasses peuvent même devenir l'attrait principal du café (Oldenburg, 1999). C'est un réel lieu de convivialité : « (...) la terrasse est à la ville ce que la plage est à la mer : une frontière, une lisière, le lieu intermédiaire où deux univers se rencontrent ... » Lardellier (2013). Peut-être même plus troisième-lieu que le café, la terrasse devient une échappatoire, il s'y permet une confusion quasiment imperceptible entre la ville publique et le café privé où il semble facile de se perdre dans ses pensées, jouissant momentanément d'un sentiment de solitude mérité. Pourtant, la terrasse est également un lieu où le paraître se fait le plus ressentir. La dualité entre regarder et se montrer est perceptible. Le principe du jeu s'installe, sans laisser voir que l'on y participe, chacun se laisse observer tout en profitant eux-mêmes d'une place de choix pour observer ce qui les entoure. Les regards peuvent se prolonger, sans devenir inconfortables, puisqu'il a été préétabli que l'ordre a été fléchi. Les engagements tant actifs que passifs s'y présentent ainsi et l'opportunité d'y arriver spontanément est accrue par l'accessibilité de la terrasse de la rue (Lardellier, 2013).

3.2 L'Hétérotopie

*« (...) sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux,
bien que pourtant ils soient effectivement localisables. »*

Michel Foucault (2001)

Dits et écrits II. 1976-1988



Figure 3. Collage inspiré du principe d'accumulation

Michel Foucault (1967) a développé l'idée d'une hétérotopie, lieu qui possède sa propre temporalité telle une utopie concrétisée. En considérant l'espace à travers cette théorie, il peut se libérer des contraintes physiques et sociales qui sont sinon inévitablement présentes dans le monde bâti. L'espace est à la fois en relation directe avec son propre contexte et en interrelation avec tous les autres espaces et contextes : il peut à la fois dicter, imiter ou nier cette relation. Également, un des principes de l'hétérotopie est de pouvoir interioriser plusieurs notions en permettant une accumulation d'espaces, de fonctions, de symboliques et de définitions qui n'auraient pas nécessairement d'affinités autrement (voir Figure 3). Cet amalgame est cohérent : il prend son sens dans le simple fait d'exister.

Les hétérotopies possèdent une relation particulière avec le temps. En effet, l'aspect temporel de l'hétérotopie est dans un premier temps celui de la rupture : « (...) l'hétérotopie se met à fonctionner à plein lorsque les hommes se trouvent dans une sorte de rupture absolue avec leur temps traditionnel » (Foucault, 1967, p. 1578). Il peut ainsi devenir un moment satellite du quotidien. L'espace existe donc en parallèle à

une routine préexistante pour par la suite s'intégrer à une nouvelle routine qui le considère. Guth (1988) fait mention de cette rupture en la qualifiant de *temps fondateur*. Ainsi, grâce à la rupture avec l'ordre usuel, il est possible de forger un nouveau lieu, une hétérotopie possédant son propre *temps figuré*. La distance qui semble alors s'installer entre le monde réel et logique et l'espace hétérotopique permet un relâchement de l'ordre social où des étrangers familiers se permettent soudainement et le plus naturellement de s'interpeler. En traitant l'espace comme une hétérotopie, celui-ci devient comme extrait de l'environnement familial et devient un espace lointain, offrant des paramètres optimaux à la socialisation tels qu'observés par Milgram: « There is a powerful rule at work among familiar strangers : the further away from the scene of their routine encounter, the more likely they will interact with each other » (1977, p. 51). Il réussit à suggérer d'aller non seulement vers des personnes inconnues, mais vers des étrangers familiers qui sont profondément inconfortables à solliciter soudainement. Les visiteurs de l'hétérotopie sont naturellement enclins à tisser des liens avec les autres. L'état hétérotopique admet ainsi des comportements qui sortent de l'ordinaire : un nouvel ordre social semble possible de s'établir. Si certains s'étaient contentés d'une relation imaginée avec une personne qui leur était familière (Paulos et Goodman, 2004), relation qui n'existe que dans un univers utopique, l'utopie réalisée offre désormais la possibilité de concrétiser cette relation. S'y construit alors des imaginaires communs et éphémères. En bref, l'espace hétérotopique suggère une distance avec ce qui est familier sans avoir besoin d'être éloigné géographiquement de l'environnement fréquenté.

Finalement, si l'hétérotopie est une rupture dans le temps lorsqu'il est perçu de l'extérieur, il est, pour les personnes qui s'y trouvent, un espace où *le temps s'accumule à l'infini* (Foucault, 1967). Le temps qui y est passé semble s'étirer, les notions familières de durée ne semblent plus s'appliquer. Le moment est infini; il s'y déroule une accumulation en continu.

4. L'ESPACE SOCIAL

La perception de l'espace social passe par une lecture du comportement de l'autre et informe ainsi de l'état à adopter pour être conséquent. Parallèlement, l'espace tangible suggère lui aussi sur le comportement à y adopter (Pfeiffer, 1980).

4.1 L'Ordre Social, la Socialité et la Sociabilité

Dans un premier tant, il existe des arrangements sociaux, des comportements adoptés naturellement lorsqu'on se retrouve dans un espace public, c'est l'ordre social qui dicte et dirige ce qui est approprié ou de non de faire, qui donne des balises aux interactions interpersonnelles. L'ordre social est ainsi : « (...) la conséquence de tout ensemble de normes morales qui régule la façon dont les personnes poursuivent leurs objectifs » (Goffman, 2013, p. 10). L'ordre social est aussi la socialité qui est décrite par Corbeau (1997-1) comme étant tous les éléments sociaux et culturels qui viennent s'imposer à l'individu en société. C'est une vision du monde contrôlé par une majorité qui tente d'imposer cette manière de vivre, de penser et d'être pour qu'elle devienne universelle, incontestable et respectée. La socialité ou ordre social constitue ainsi une norme qui permet de classer les comportements ou valeurs selon s'ils doivent être acquis ou non (Poulain, 2013). Elle permet de conserver un certain équilibre dans la sphère publique à l'aide de codes et autres rituels qui dictent le bon comportement à respecter (Corbeau, 1997-1). Finalement, l'ordre social est lui-même un produit de différentes émotions intériorisées antérieurement chez un groupe d'individus qui sont par la suite considérées comme étant la façon adéquate de réagir dans une situation sociale donnée (Brossard, 2013).

En comparaison, la sociabilité est plutôt le fruit de la socialité qui est contestée : « (...) elle renvoie (...) à la façon dont les individus en interaction vont, dans un contexte précis, mettre en scène les règles imposées par la socialité » (Poulain 2013, p.184). C'est

en questionnant l'ordre social que les individus réussissent à choisir le genre de rencontres et d'engagements qu'ils désirent véritablement :

« La sociabilité comme un processus interactif dans lequel les individus choisissent les formes de communication, d'échange qui les lient aux autres. Ils peuvent alors soit afficher une volonté de reproduction sociale en acceptant d'être un simple objet ou produit de la socialité, soit développer des dynamiques créatives à travers des interrelations qu'ils cherchent à provoquer... » (Berger et Luckmann, 1966, p. 151)

Ainsi, il est possible de faire évoluer l'ordre social en y introduisant peu à peu de nouvelles pratiques, de nouvelles préoccupations, ce qui est perçu comme un assouplissement de la socialité.

4.1.1 Le Quotidien et les Habitudes

L'acte de sociabiliser selon les normes de l'ordre social se produit couramment, quotidiennement. Le quotidien composé d'une succession d'habitudes est ainsi déterminant dans une compréhension du cadre théorique dans lequel l'essai et le projet s'inscrivent.

Tout d'abord, même si le quotidien n'est pas une répétition exacte de la même suite d'évènements, on peut considérer que les habitudes demeurent constantes. En effet, s'il est probable de rompre avec des habitudes, il est rare qu'elles soient totalement oubliées. Si la rupture se répète successivement, elle devient elle-même une nouvelle habitude quotidienne. Les individus sont à la recherche pourtant de la singularité, du moment extraordinaire dans leur quotidien qui donne l'impression d'être répétitif : « (...) le désir de l'exception suppose le dédain de l'ordinaire » (Nancy, 2013, p.28). Le troisième-lieu tout comme l'espace hétérotopique répondent à cette envie de vivre un

moment exceptionnel puisqu'ils offrent l'expérience de délaisser pour un instant les habitudes et les contraintes de l'ordre. Pourtant, étant donné que le quotidien est polymorphe et qu'il accepte ainsi de se constituer de façons diverses, il conserve tout de même une généralité constante en s'appropriant même un moment ponctuel se voulant inhabituel (Nancy, 2013).

L'habitude de fréquenter un lieu particulier permet de développer un sentiment d'appartenance à cet espace et provoque le désir d'y retourner (Oldenburg, 1999). C'est également grâce à celle-ci que les individus commencent à considérer l'autre comme familier puisqu'il est habitué à le croiser quotidiennement. Justement, le sentiment d'appartenance à un espace est dû au développement de cette relation particulière entre étrangers familiers. Il s'y crée un certain attachement, l'habitude permet de se fixer et l'espace devient ainsi singulier (Guth, 1988).

4.2 Les Comportements

Les comportements adoptés dans l'espace social sont souvent modulés en fonction des types de regroupements permis par l'espace. La plupart du temps, l'adhésion à un comportement attendu n'est pas notable, mais lorsque le comportement devient inhabituel, l'ordre social stipule qu'il doit être puni, notamment par l'exclusion de l'individu ou du groupe d'individus fautifs (Goffman, 2013). Il existe tout de même de nombreuses façons de côtoyer l'autre. Les espaces proposés doivent venir soutenir cette diversité, recherchant une sociabilité conviviale menant à la cohésion entre des étrangers. L'idée est de créer des ambiances qui permettent des engagements sociaux se modulant volontairement. Ces engagements ne peuvent qu'être éphémères puisqu'ils sont justement volontaires. Leur précarité suggère que les différents groupes sont appelés à croître et à décliner, ils ne sont pas absolus. (Goth, 1988).

Dans un contexte où l'espace et le temps sont limités, Goffman (2013) propose ainsi que les engagements se créent dans des *occasions sociales* où sociabiliser est recherché. Ces engagements deviennent une manière de signaler sa présence dans le moment, de fixer son attention sur les individus présents. Si l'environnement ne procure pas une occasion à engager avec l'autre, pour ne pas sembler totalement désengagé, l'individu se contente d'un engagement passif ou s'adonne à une activité secondaire. Cette volonté de paraître constamment engagé dans l'espace social se traduit par une crainte de paraître menaçant, hostile. L'espace polyfonctionnel qui se renouvelle selon les désirs de l'individu à adopter un comportement convivial répond ainsi à ce que Goffman (2013) décrit comme la recherche d'engagements subordonnés. Notons toutefois que dans certains espaces comme le café, le désengagement est un comportement accepté et même attendu.

4.2.1 Les Engagements Passifs



Figure 4. Hopper, Edward. (1927). *Automat*. [Huile sur toile]. Des Moines, Des Moines Art Center.

Dans un premier temps, des *engagements passifs* à différents niveaux d'interactions positionnent l'individu dans un rôle de spectateur. Goffman (2013) précise que ce rôle de spectateur est celui d'un engagement minimal, ils peuvent également être le fruit d'une simple coprésence dans un espace.

Seul

Permettre d'être confortablement seul en public sans s'isoler ou se sentir exclus au lieu est une expérience particulière qui a été comparée à être « (...) perdu au milieu de la foule, archipel compact de petites solitudes urbaines » par Lardellier (2013). Ainsi, permettre de rester en retrait sans créer de malaise est une possibilité qui se doit

d'être offerte et est un moyen de prendre conscience de la convivialité d'un espace. Lardellier (2013) décrit le choix de rester seul comme un *pare-engagement* soit un engagement qui nécessite un effort particulier, particulièrement en présence d'un étranger familier avec qui la tentation d'interagir, quoique rarement assouvie, est plus grande. Goffman (2013) nuance toutefois la notion de *pare-engagement* : « (...) est-on autorisé, pour prendre un exemple extrême, à se retirer totalement du jeu quand on est absolument seul ? » (Goffman, 2013, p.37). Ainsi il fait écho à Nancy (2013) qui avance que la solitude totale ne peut exister puisque l'individu ne se délivre jamais de l'emprise de l'autre. Ainsi, cet engagement n'est jamais total.

Proximité

Un autre niveau d'engagement se crée en relation de proximité, où il n'y a aucune obligation à communiquer verbalement (Goffman, 2013). La proximité avec l'autre, si elle est prolongée, permet alors de s'associer mentalement à cet étranger par effet de contiguïté qui est mentionné par Fischler (1988) comme étant une des premières situations où des individus s'associent véritablement. C'est une introduction à la présence de l'autre. En se voyant dans l'autre, en acceptant l'autre comme possédant une réalité autant valide que la sienne, l'engagement est possible et les comportements adoptés reflètent cette ouverture. Ainsi, sans entamer une discussion une certaine relation est entamée avec l'autre à l'aide d'idiomes corporels (Goffman, 2013). La distance maintenue ou non avec lui est significative sur le type d'engagements qui peut être par la suite adopté. Dans subdivisions spatiales, une proximité accrue est tolérée (Pfeiffer, 1980). L'engagement se poursuit lorsque des individus signalent leur intention à vouloir interagir, par l'échange ou non d'un regard. Un espace offrant une bonne visibilité supporte cette stratégie puisqu'il offre le choix et la possibilité de prévoir les intentions de l'autre. La surprise d'être forcé à s'engager par un manque de préparation risque d'engendrer des malaises, d'instaurer un certain inconfort à se retrouver ainsi contraint à franchir l'état passif. Vouloir conserver une relation de

proximité dans un lieu public qui n'y saurait pas adapté, entraîne alors l'usage volontaire de certains mécanismes exprimant explicitement une indisponibilité à rencontrer l'autre qui se traduisent parfois par une impression d'hostilité (Lardellier, 2013). Puisque « L'essence des rapports sociaux réside peut-être d'abord dans les regards, échangés, partagés, prolongés » (Lardellier, 2013), la possibilité de choisir le type de regard échangé peut ainsi transformer graduellement un état passif vers un état de plus en plus actif.

4.2.2 Les Engagements Actifs



Figure 5. Renoir, Auguste. (1880-1881). *Le Déjeuner des Canotiers*. [Huile sur toile]. Washington, The Phillips Collection .

Les engagements actifs sont ceux qui impliquent une communication verbale entre les individus, mais surtout qui sont consciemment entrepris. Ce sont des engagements qui doivent aussi être mutuellement choisis par tous les participants. Sans une entente préalable, l'engagement actif peut être perçu comme hostile. La mutualité de l'ouverture à sociabiliser est essentielle.

Tête-à-tête

La première forme d'engagement actif est celle du tête-à-tête. Par exemple, même à l'intérieur d'un petit groupe, tout le monde a la possibilité d'être en tête-à-tête ponctuel avec chaque membre du groupe (Guth, 1988). Ce qui le distingue des autres

engagements actifs est la présence d'une interaction plus personnelle avec l'autre, un engagement mutuel. Deux individus entrent alors dans une dynamique de réciprocité de l'interaction sociale (Goffman, 2013). Dans cette situation, l'engagement est intimiste se qui suppose que les individus y sont conditionnés à adopter des comportements plus conviviaux puisque l'autre devient un être concret avec qui échanger. Un tête à tête ne peut être imposé ou reproduit, il se forme spontanément et devient un moment d'exception : « La singularité des destinées rend la reproduction relationnelle aléatoire » (Guth, 1988, p.87). Un espace plus restreint peut toutefois suggérer cet engagement puisque la distance à laquelle l'individu accepte de vivre un tête-à-tête avec l'autre est généralement amenée à se réduire. (Goffman, 2013). L'engagement est focalisé ce qui suppose naturellement un environnement lui-même comprimé.

Groupe

Le groupe est un engagement intermédiaire qui est appelé à constamment redéfinir son état. Les liens qui unissent les individus se hiérarchisent, et cet effet de dramatiser plus le nombre de participants augmente. Tous n'y ont pas la même expérience, la majorité se contente de participer passivement pendant qu'une minorité s'anime et deviennent l'élément central et canalisant du groupe (Goffman 2013; Guth, 1988). Le comportement adopté en groupe n'est pas celui de la singularité de l'expérience, mais est celui de la répétition systématique et standardisée (Guth, 1988). Puisque la cohésion de l'ensemble dépend de la capacité d'un individu à y reconnaître son essence, il est moins évident de forger un sentiment d'appartenance dans un groupe éphémère formé d'étrangers. Ainsi, l'espace qui l'accueille doit également proposer des espaces où seront naitre d'autres engagements de nature plus intimiste dans l'intérêt d'y instaurer un désir d'y retourner. L'espace doit également répondre à certaines conventions spatiales et sociales où une trop grande proximité n'est pas confortable sauf s'il est attendu comme dans un Marché.

Foule

Notons que les types de comportements adoptés en groupe dépendent du nombre d'individus présents et, à partir d'un certain nombre propre à chacun, le groupe se transforme en foule. Dans une foule, le temps d'une pause, d'une discussion ou d'une activité précise, des frontières éphémères semblent contenir un certain nombre d'individus motivés par une action collective. Il y a un sentiment de partager un moment, de faire partie d'un tout. Ici, ce n'est pas des barrières fixes puisque les limites de la foule se reconstituent constamment lors de l'arrivée et le départ d'individus. En foule, l'engagement social est souvent tant actif que passif, on retrouve même des situations de proximité accrue. La foule se forme de façon graduelle, un individu peut en être l'investigateur puis d'autres se joignent à lui. La foule n'est donc pas un engagement qui se forme soudainement et conserve un état perméable. Finalement, le comportement des individus s'engageant dans une foule est souvent identique, la foule a ainsi la capacité de polariser leur état d'être. (Milgram, 1977).

4.2.3 Les Frontières, les Barrières et les Subdivisons

Puisque l'ordre social a été défini comme une instance établie qui dicte les comportements à adopter dans l'espace social, une notion de restriction est nécessairement présente. Elle se manifeste à travers les frontières des groupes sociaux, les barrières à la communication réelles ou imaginées et les subdivisons spatiales.

Dans un premier temps, les restrictions qui oppriment l'élan vers l'autre sont celles discutées par Guth (1988), frontières qui semblent isoler un certain regroupement de la masse : « La frontière des groupes est l'élément le plus immédiat de notre perception des groupes : elle crée le dedans et le dehors, elle les inscrit dans des rapports dialectiques avec leur intérieur et leur extérieur » (1988, p. 16). Ainsi, les engagements sociaux discutés préalablement ne sont pas seulement des actes créateurs, mais introduisent aussi de nouvelles délimitations de l'espace même qui, sans en être le but premier, exclut ceux qui n'y participent pas. Ils servent alors à classer les autres comme étant soit inclus à l'intérieur des frontières ou exclus. Pour ne pas compromettre l'ordre social, les individus qui se perçoivent ou qui sont perçus comme exclus de l'entité sociale préfèrent s'abstenir de s'imposer dans une situation qui ne leur semble pas destinée, c'est le *déterminisme situationnel*. S'ils considèrent qu'ils ne correspondent pas aux critères d'admissibilités qui légitimeraient leur participation à l'engagement social, ils se contentent de se fondre à la situation en s'oubliant, en oubliant de sociabiliser (Goffman, 2013).

Une autre forme de restriction est de percevoir dans l'espace des barrières physiques ou symboliques qui viennent restreindre la communication, même si théoriquement certaines formes d'échange resteraient possibles. Ces écrans peuvent être symboliques : la distance avec l'autre ou des signes physiques significatifs. Ils peuvent être physiques comme des lunettes de soleil, un cellulaire, un journal ou un livre (Goffman, 2013; Poulain, 2013), mais aussi on pense aux murs, aux vitres, aux clôtures qui viennent

cloisonner un espace bâti. Ainsi, l'environnement bâti influence lui aussi cette tendance à se sentir le bienvenu ou non. Par exemple, Goffman (2013) propose l'idée que lorsqu'une personne visite un espace public, où la possibilité de côtoyer l'autre est présente, elle préfère souvent avoir la possibilité d'assimiler l'activité préalablement pour ainsi décider si elle est disposée à s'y engager. Un manque de visibilité dans l'espace ou, à l'inverse, l'absence d'éléments pouvant servir d'écran pour se soustraire à la situation l'oblige à s'y confronter. Puisqu'un engagement social a été imposé, l'adoption d'un comportement convivial devient moins naturelle.

On peut en conclure qu'une architecture publique qui n'offre pas des opportunités multiples est restreignante, elle oblige à s'exposer à des situations non désirées ce qui peut engendrer un rejet de l'autre. La présence de subdivisions dans l'espace peut ainsi être une autre forme de restriction comportementale qui permet de multiplier les opportunités. Ce sont des éléments visibles ou non qui permettent aux individus de comprendre l'espace en fonction de son potentiel à soutenir les différents engagements sociaux envisageables. Ces sous-espaces de taille et nature variables deviennent des lieux significatifs pour se retrouver et prendre connaissance de l'autre et de ses intentions. Ils permettent de contrôler le niveau de visibilité de l'individu dans l'espace, lui offrant le choix de s'exposer ou de se dissimuler. Ces subdivisions spatiales prennent la forme d'éléments divers tels des cadres de portes, des niches, des colonnes et des ombres projetées (Pfeiffer, 1980).

4.2.3.1 L'Hostilité et la Convivialité

Toutes sortes de participations à l'espace social comportent un certain risque, risque d'être confronté à des individus hostiles ou d'être exclu par exemple (Milgram, 1977). Un comportement hostile fait ressentir un inconfort chez l'autre, une émotion qui influence par la suite le comportement adopté par celui-ci dans cette situation. L'émotion ressentie est ainsi un signal qui informe sur le type d'engagement social désiré (Fournementaux, 2013). Le principe des restrictions créer ainsi une

différenciation perceptive entre un espace inclusif un exclusif. Cette perception est grandement affectée par le comportement des individus avec lesquels l'espace est partagé. Semblent-ils hostiles, semblent-ils vouloir nous inclure? L'appréhension du rejet est palpable. L'autre peut parfois être craint ce qui se reflète dans certaines pratiques et préjugés encadrant les espaces publics où l'exclusion de certains semble essentielle au bien-être de la majorité. Ici, l'espace hostile soi exclusif est ainsi celui qui rend l'inclusion possible : « L'opposition crée la similitude dans la fusion » (Guth, 1988, p.120). La convivialité du lieu est alors conditionnelle à une certaine hostilité. Parfois, la crainte d'être confronté à cette hostilité pressentie mène à l'exclusion préventive de soi. Ceux qui sont privilégiés, donc ceux qui se conforment plus aisément à l'instance majoritaire de l'ordre social, considèrent ainsi leur droit d'être dans l'espace comme un droit acquis et adoptent un comportement en conséquence pour le signaler. Sans poser de gestes volontairement hostiles, il leur semble plus facile d'adopter un comportement distant que d'en adopter un convivial. Une *fragmentation sociale* s'installe et entraîne une distanciation (Poulain, 2013) qui est perçue par l'individu isolé comme profondément hostile.

Un phénomène semblable se produit lorsque des habitués s'approprient un espace public où des personnes qui ne leur sont pas familières commencent à le fréquenter. En effet, une personne qui arriverait soudainement, absente du moment initial autorégulateur du groupe ne s'y sentirait pas la bienvenue. Puisque la naissance d'un groupe correspond inévitablement à une négation du moment antérieur, l'autre qui appartient encore à ce moment n'est pas le bienvenu (Guth, 1988). L'absence de convivialité dans l'espace social se produit lorsque les individus ne conçoivent pas les intérêts de l'autre comme les siennes (Milgram, 1977) et oublie l'essence même de leur coexistence.

5. L'ESPACE SOCIAL ALIMENTAIRE

«Manger et boire ensemble c'est retrouver l'âme du monde.»

Michel Maffesoli (2013)

« Éthique de l'Esthétique »

Dans le but d'explorer les différentes composantes de l'espace social par le biais des interactions qui d'y déroulent, l'espace social alimentaire se présente comme un environnement favorable où la nourriture devient : « (...) an expressive, communicative system which reflects relationships within social groups (...) » (Wood, 1995, p. 13). Aussi, étant donné que le choix de nourriture consommée peut être considéré comme le reflet de l'identité qu'un individu choisit de montrer et partager, il représente un moyen d'entrer en interaction avec l'autre, de lui signaler une partie de son essence. Ici, l'essence de soi devient exclusivement régie par ce qui est montré. Les apparences deviennent un moyen de se former une cohérence de l'ensemble (Lardellier, 2013). L'espace social alimentaire qui se décline entre autres sous la forme d'un repas partagé, d'une consommation alcoolisée en terrasse, d'une visite au marché ou de la pause café de l'après-midi offre ainsi un cadre familial où un certain relâchement des codes est concevable. Chez Lange (1975), le repas devient *un acte social fondamental*. Le partage d'un moment alimentaire pourrait même être ainsi perçu comme l'acte social par excellence, comme un paradigme social qui échappe à l'emprise des contraintes de l'ordre.

Deux aspects en particulier de cet espace social sont abordés : l'acte de manger ensemble et celui d'aller au marché où la nourriture devient un symbole d'hospitalité en suggérant une certaine réciprocité (Fischler, 2013). Ils sont des *occasions sociales* qui « (...) [fournissent] le contexte social dans lequel de nombreuses situations et leurs rassemblements sont susceptibles de se former, de se dissoudre et de se former à nouveau » (Goffman, 2013, p. 18). Tout comme dans le troisième-lieu et puisque la nourriture a tendance à être rassembleuse, il y a permission de faire le lien avec

l'autre, d'instaurer une ambiance neutre où aller vers lui est soudainement confortable. Il s'y instaure des comportements propres à ce lieu particulier puisque la sphère privée rencontre celle publique du travail ou de l'école. C'est une expérience individuelle qui s'extériorise : il y a une acceptation de dévoiler une partie de soi, de partager avec des étrangers un échantillon de sa vie personnelle, un échantillon de ce qui est priorisé ou préféré. L'espace social alimentaire agit alors comme un inventaire de la vie privée d'un individu (Wood, 1995). En désirant ainsi côtoyer l'autre pendant ces moments, une ouverture se fait inévitablement sur lui. Selon Corbeau (1997-2), le mangeur devient alors un *individu pluriel*. Les occasions pour échanger, pour tisser de nouveaux liens, sont même recherchées et les engagements sociaux peuvent proliférer.

On remarque également que le temps devient évasif : il s'y crée un imaginaire éphémère qui semble sur le moment infini et où tous sont portés à relâcher leurs notions régulières de ce qui est considéré comme des engagements acceptables avec un étranger familier. L'espace social alimentaire est ainsi une excuse pour faire prolonger le temps, pour peut-être même oublier momentanément la réalité. Le moment qui y est passé est plus intense, plus effervescent (Torregrosa, 2013). L'espace est ainsi perçu comme ayant subi une transformation en un lieu de convivialité : on s'y sent inclus et accueillis, apaisés par les différents rites alimentaires partagés qui sont les fondations de cette convivialité basée sur le partage d'expériences, de sensations et d'émotions (Maffesoli, 2013).

Finalement, puisque manger ensemble c'est partager un même environnement, une même expérience et c'est probablement manger des aliments similaires et que déambuler dans un marché c'est sentir, toucher, goûter, voir les mêmes choses, la cohésion sociale s'installe, l'expérience commune prend le dessus sur la crainte de ne pas être à sa place, de se sentir exclue au profit d'un désir perceptible de se construire une communauté (Douglas, 1984).

5.1 L'Acte de Manger Ensemble



Figure 6. Krøyer, Peder Severin. (1888). *Hip, Hip, Hurrah!*. [Huile sur canevas]. Göteborg, Musée des beaux-arts de Göteborg.

Manger en présence de l'autre peut être ainsi vu comme une forme d'engagement social en tant que telle puisque c'est de choisir de lui partager de l'information sur soi en participant à une activité commune où les deux parties acceptent que la sphère privée devienne momentanément accessible (Douglas, 1984). Aussi, décider de manger à l'extérieur, de manger en compagnie d'étrangers dans un espace précis, démontre dans un premier temps une volonté de se présenter d'une façon précise et réfléchie devant son semblable, c'est un retour à la communauté. C'est prendre la décision de participer à un spectacle où tout le monde a son rôle à jouer, du spectateur qui semble se détacher à l'acteur qui s'engage pleinement (Lardellier, 2013). Dans certaines

instances, ce qui est présenté au public est plutôt un reflet de ce que l'individu pense y être entendu. Pendant ce moment, les individus sont amenés à être confrontés à la plupart des rapports sociaux ou engagements sociaux qui constituent la base de l'espace social. S'il est vrai que la présence d'une certaine théâtralité dans l'acte appelle à une mise en scène attendue de certains gestes, paroles ou comportements, il y a tout de même une forme de communication dite alimentaire qui se distingue par sa capacité à faire entrer en communion conviviale des étrangers (Maffesoli, 2013). L'aspect particulier de ce moment précis permet d'instaurer une cohésion spontanée qui n'est pas nécessairement atteinte dans d'autres activités sociales. La différence réside dans le fait que les contraintes et les barrières de l'ordre social peuvent momentanément être délaissées, devenant presque désuètes (Lange, 1975). Il a été remarqué que dès le moment investigateur de cet acte, un état autre semble s'autogénérer, les aliments consommés deviennent alors des symboles d'une nouvelle communauté qui lie les individus les consommant (Legros, 2013).

Plus précisément, prendre part à un échange autour d'une même table, c'est inévitablement participer à une dynamique sociale, à un voisinage, où des affrontements de diverses natures peuvent être attendus (Maffesoli, 2013). L'affrontement ou le conflit dans un tel contexte contribue même à solidifier, régénérer et alimenter les liens qui les unissent (Guth, 1988). Des conversations explosives avec ses compagnons de table menant parfois à la découverte d'affinités ou à celle de divergences font de la table un élément où une certaine ambiguïté est attendue. Même lorsqu'aucun engagement actif n'est introduit, cette ambiguïté perdure puisque l'invitation semble ouverte, comme une éventualité. Il n'y a pas de solitude absolue tout comme il n'y a pas nécessairement de cohésion définitive; il y a constamment un rappel de la précarité de ces interactions. Lorsqu'un regroupement se produit, une certaine identité propre se définit, il se recentre sur lui-même, mais

peut facilement délier ses liens pour accueillir de nouveaux membres¹ (Fischler, 2013). La durée de l'engagement peut aisément cesser dès que l'acte même de manger ensemble est complété, et ce, sans minimiser son importance chez les individus concernés. Sommes toute, pour Maffesoli (2013), « Manger ensemble c'est s'exposer à l'altérité, à l'extase, à la perte dans la communauté ». Ce besoin d'attachement, de communautarisation est l'essence même de l'espace social alimentaire. Cet acte est de plus en plus intégré à un quotidien routinier où manger devient même un moyen pour certains d'ordonner le cours d'une journée, mais peut être encore associé à la célébration d'un évènement qui se veut assez significatif pour être souligné (Wood, 1995). En choisissant de partager ce moment avec des personnes qui ne sont pas nécessairement concernées directement par l'évènement souligné, celui-ci ne peut plus être perçu comme un moment privé ou individuel. Il devient une démonstration, une invitation à la perturbation, à la rencontre significative entre des individus qui n'aurait pas été portée nécessairement à le faire. Il a aussi été noté qu'un certain désir d'appartenance à l'espace et au groupe présent lors de l'acte de manger en public se développe (Wood, 1995). Des émotions collectives sont ressenties, elles contribuent ainsi à cette sensation d'appartenir à une entité plus grande que soi, elles permettent de solidifier la présence et l'importance de l'autre et d'entrer avec lui dans une sorte de continuité de soi. Fischler (1988) décrit ce sentiment d'appartenance par le principe de l'incorporation où les individus s'intègrent dans un espace culturel par le biais de ce qu'il consomme. Une identité collective se forme ainsi suite à l'incorporation de l'acte alimentaire commun dans l'identité ou l'essence de chacun : l'appartenance alimentaire devient ainsi un système significatif pour tisser des liens avec l'autre (Fischler, 1988; Poulain, 2013). « C'est en mangeant qu'on se rencontre » affirme Freund (2013) et cette rencontre se perçoit ainsi comme une véritable communion des sens, comme une invitation à s'ouvrir à l'autre. Prendre le temps de le faire exprime

¹ Il est intéressant de faire le parallèle avec le moment initial autorégulateur tel que discuté dans la section 4.2.3.1 L'Hostilité et la Convivialité.

une volonté certaine de vivre des moments de qualités, des moments significatifs (Morin, 2013).

L'acte de manger ensemble est un « (...) un microcosme dans lequel se répercutent les phases de développement des sociétés, sauf qu' [il] le fait avec la discrétion de l'activité quotidienne (...) » (Freund, 2013). L'équilibre entre un engagement inconscient et un volontaire s'installe alors. En effet, Wood (1995) fait toutefois mention que cet acte peut justement se transformer parfois en une succession d'interactions et d'actions systématiques où les habitudes prennent le dessus et où chacun agit davantage par automatisme que par véritable désir actif de s'engager socialement avec l'autre. L'individu se contente d'imiter ce que l'autre fait et perd de son pouvoir décisionnel sur ses propres actions, sur son comportement. Il perd le besoin ou l'envie d'interagir de façon significative avec l'autre. Ainsi, même si des comportements conviviaux étaient alors adoptés, l'espace en tant que tel ne les a pas suggérés. Dans d'autre cas, se fondre et respecter l'ordre social préétabli prennent le dessus sur la sociabilité qui est joncé de remises en question et qui demanderait un plus grand effort. On assiste alors, chez le mangeur, à une capacité à adapter son comportement en fonction de l'environnement ce qui peut parfois, mais pas nécessairement, être simplement une acceptation des normes et règles de conduite comme absolues et définitives (Poulain, 2013). Pour que l'architecture puisse conserver et consolider sa capacité à venir influencer le comportement d'individus dans un contexte alimentaire, il se doit ainsi de ne pas se complaire dans une linéarité prévisible et se doit plutôt de déstabiliser, de remettre en question l'ordre conventionnel. Le principe d'une *société non civilisée*, de Finkelstein (1989) résume ce phénomène lorsqu'il a un désintérêt généralisé pour l'autre et où aucune décision n'est réellement prise en tenant compte de l'impact potentiel de ce choix sur l'existence de l'autre. Le risque est ainsi que l'habitude surpasse une prise de conscience qui mène à une réel à s'engager. Goffman (2013) différencie ainsi l'interaction focalisée, volontaire, à celle non focalisée qui est celle de circonstance.

5.2 Le Marché



Figure 7. Guttuso, Renaldo. (1974). *La Vucciria*. [?]. Palerme, Palazzo Steri Chiaramonte.

Le Marché est pour sa part un espace où il n'est pas rare que d'autres activités se voient combinées à celles reliées à la nourriture même. La nourriture vient alors accompagnée d'autres activités secondaires (Wood, 1995). L'intérêt du Marché est d'ainsi pouvoir mobiliser un grand nombre d'individus grâce à leur volonté commune de trouver un élément rassembleur. De plus, si elle se renouvèle, cette mobilisation collective en un lieu donné permet à des étrangers d'entretenir une relation de

commensalité, de franchir la barrière de l'anonymat. Michel de Certeau (1990) désigne le marché comme étant le siège d'une effervescente sociale qui est réanimée à chaque fois qu'il accueille des individus. Le marché donne autant vie à des rencontres, des échanges et autres interactions sociales qu'il prend vie à travers ces derniers.

L'organisation spatiale usuelle du marché suggère une certaine proximité qui semble être acceptée et même recherchée par ceux qui le fréquentent. En effet, par l'étroitesse des espaces, par l'encombrement des lieux, un sens de se fondre, de se confondre dans un tout se créer : l'autre devient soi et chacun se voit dans l'autre. La compression des espaces semble aisément suggérer d'aller vers l'autre, l'autre qui vit lui-même une expérience similaire à celle vécue, il y alors une fusion des moments vécus. Un vagabondage semble alors être suggéré et cette incitation à l'errance permet de maintenir une certaine dimension sociale aux activités qui s'y déroulent (Torregrosa, 2013). La progression n'est pas linéaire, elle n'est pas dictée par une succession stricte d'évènements.

En effet, le marché en soi est un désordre, une façon de faire fléchir les formalités de la journée et même celles reliées à l'acte de manger en public. Il permet de maintenir les visiteurs dans une certaine tension déstabilisante où chaque pas, chaque choix semblent concerner tous les individus présents et contribuent à un certain *plaisir à être ensemble* (Torregrosa, 2013). De plus, le Marché met à profit la tendance contemporaine à délaisser une consommation solitaire et rythmée en trois temps, à renier la structure de la journée alimentaire typique (Poulain, 2013) au profit d'une redécouverte du plaisir spontané de manger et de se rencontrer. Y aller n'est pas une nécessité, mais s'y rendre c'est démontrer une volonté de participer à une expérience particulière où les individus prennent plaisir à participer à cette occasion de nature tant alimentaire que sociale et apprécient de se faire divertir par l'atmosphère et l'esthétique de l'espace (Finkelstein, 1989). Le Marché est donc fortement informel : il encourage une dérégulation des habitudes et permet une immersion dans la sociabilité alimentaire

selon de nouvelles règles, de nouveaux paradigmes qui naissent d'une « (...) baisse de l'esprit de discipline et correspond à une dissolution des structures plus ou moins rigides, conformiste et routinière qui encadrent la consommation alimentaire » (Poulain, 2013, p.193). L'hostilité provoquée parfois lorsque certains ne réussissent pas ou ne désirent pas se complaire à l'ordre établi dans l'espace public peut ainsi être déjouée dans le Marché où le niveau de régulation est faible et le niveau d'intégration est élevé.

6. PROJET

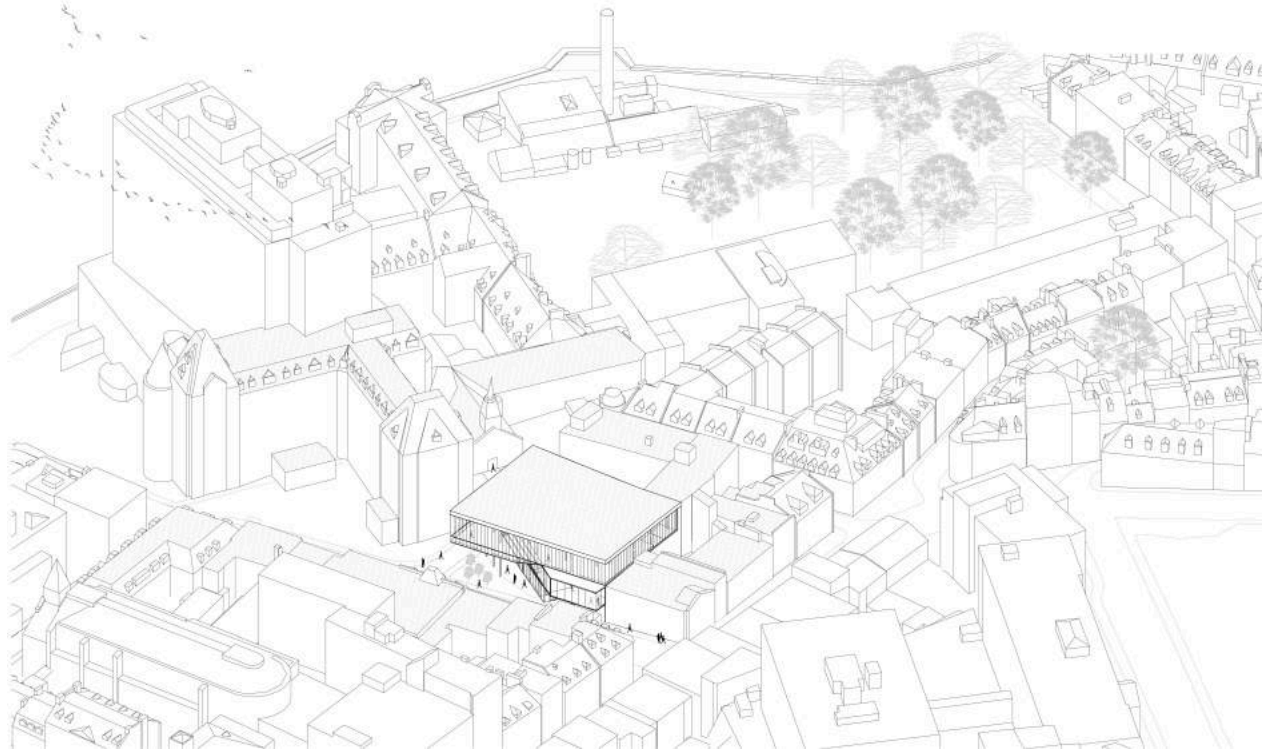


Figure 8. Plan d'Ensemble

Le projet se situe dans le Vieux-Québec sur la parcelle de terrain au coin de la côte du Palais et de la rue Charlevoix.

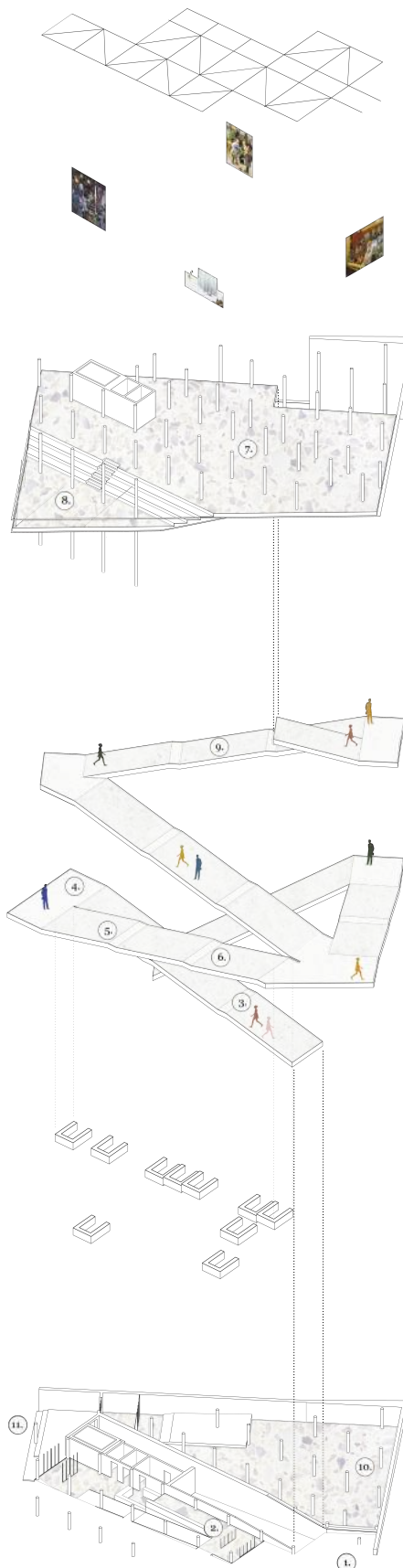
6.1 La Mission, les Enjeux et les Objectifs

La mission du projet est de proposer un marché alimentaire hors de l'ordre social établi pour favoriser des engagements spontanés et volontaires. Le premier enjeu auquel le projet se confronte est la tendance au désengagement social et l'objectif est ainsi de suggérer une mouvance, une fluctuation dans les engagements entrepris. Par la suite, l'enjeu des limitations de l'ordre social est lié à l'objectif d'introduire une impression de distance à l'environnement connu et d'exploiter la convivialité de l'espace social alimentaire. Le dernier enjeu est celui de l'appartenance à une entité. En premier, il y a une volonté d'encourager la participation tactile. Le deuxième objectif est celui de développer l'habitude de fréquentation du marché.

6.2 Le Programme

Le programme du marché polyfonctionnel se compose de deux principales fonctions. La première est alimentaire, on y retrouve les kiosques du marché (5) et le café (2). La deuxième est les occasions sociales, on y retrouve la terrasse, le parvis (4), la pause (6), la salle polyvalente (7), la scène (8) et les salons (10).

Les deux fonctions ne sont par contre pas figées ni exclusives. Il s'y opère une certaine fluidité entre les fonctions puisque l'organisation spatiale est fortement influencée par les besoins immédiats des individus.



- ① Entrée Côte du Palais
- ② Le Café
- ③ L'Ascension
- ④ Le Parvis
- ⑤ Le Marché
- ⑥ La Pause
- ⑦ La Salle Polyvalente
- ⑧ La Scène
- ⑨ La Redécouverte
- ⑩ Les Salons
- ⑪ Entrée Rue Charlevoix

Figure 9. Organisation Spatiale

La lecture de l'espace se fait selon une succession de moments.



(1) En premier, l'appel du marché se fait par un premier contact visuel avec les différents espaces; il est ainsi possible de prévoir le type d'engagements qui pourraient se faire. L'individu prend ainsi une décision volontaire de s'y exposer ou non.



(2) Deuxièmement, le café appelle à la pause caféinée. L'individu prend contact avec l'autre. Il peut se pauser de sorte à continuer l'observation des piétons tout en étant conscient qu'il se fait lui-même observer. La proximité est introduite.



(3) Troisièmement, le début du parcours se produit. Les possibilités de prendre part passivement à l'espace social se multiplient. La présence d'une masse étrangère focalise le regard, annonce également le début d'une compression des espaces.



(4) Quatrièmement, l'individu se retrouve face à la chapelle. C'est un rappel à la réalité. Le parvis est le premier moment où les engagements sont provoqués. La rencontre avec l'autre ne peut s'éviter et c'est l'occasion d'un tête-à-tête ou de la formation d'un groupe.



(5) Cinquièmement, l'individu fait son entrée au Marché. Il est accueilli par l'espace social alimentaire qui lui indique que son statut usuel est momentanément oublié. L'ambiance du marché est le principal stimulus. Les rencontres se multiplient, la foule semble se comprimer.



(6) Sixièmement, l'absence d'un kiosque créer un vide : c'est la première pause. Cette subdivision de l'espace permet de se retirer de la foule tout en offrant une occasion de s'y retrouver pour discuter, pour partager un gouter.



(7) Septièmement, l'individu a fini son ascension. Il se retrouve dans une salle généreuse qui contraste avec le désordre du marché. À chacune de ses visites, un nouvel univers pourrait y naître : exposition d'œuvre, réception, foire. Les poteaux deviennent des dispositifs permettant de subdiviser l'espace, de s'y créer un moment de solitude.



(8) Huitièmement, la scène qui se jette dans le vide est jointe d'une estrade. Une foule, un groupe, un tête-à-tête et un moment de proximité ou de solitude sont offerts.



(9) Neufièmement, une redécouverte de la chapelle croisée précédemment se produit. La présence de la ville se fait de plus en plus présente.



(10) Dixièmement, lorsque la fin du moment passé au marché se dessine, une ultime pause est offerte. Des salons de tailles diverses se dissimulent au rez-de-chaussée et donnent à l'individu une dernière opportunité de s'engager socialement.



(11) Finalement, c'est le retour intégral à la réalité.

6.2.1 L'adaptabilité

Dans le but d'initier un sentiment d'attachement au Marché, l'espace est adaptable. Les kiosques ne sont pas fixés : l'ajout ou le retrait dépend de la demande. Lorsqu'un vide se crée ainsi, une niche se forme et offre l'occasion à des engagements plus intimistes : chaises et tables peuvent venir s'y poser momentanément pour accueillir les individus. L'organisation du marché se fait également selon les besoins des vendeurs : la signalétique, la dimension et le type de dispositifs sont éclectiques. Au niveau supérieur, la scène est telle qu'elle peut accueillir spontanément et aléatoirement des activités de natures diverses comme des conférences, des représentations théâtrales, un groupe de musique... l'expérience du lieu se renouvelle.

6.2.2 La continuité

La continuité dans l'espace, traduite par le principe d'un parcours sous forme d'une rampe accueillant les kiosques du Marché, est motivée par un désir d'explorer une spatialité qui n'est pas dictée par une extériorité confrontée à une intériorité. Elle évite de percevoir une hiérarchisation ferme, d'interpréter l'espace selon des principes d'exclusivité ou d'inclusivité. Également, cette rampe offre une représentation physique du principe *des hétérotopies du temps qui s'accumule* (Foucault, 1967). Initié comme un possible raccourci ce parcours se plaît plutôt à se dévoiler tel un raccourci qui est rallongé. En effet, en proposant une rampe à la fois ascendante et descendante, il n'y a pas de réel début et fin au parcours, l'arrivée et le départ dans cet univers ne sont pas fixés. L'espace offre la possibilité d'entrer dans un parcours continu, une boucle qui pourrait être emprunté à l'infini. La continuité dans l'espace est traduite également par la volonté de limiter la présence de murs délimitant l'espace. La différenciation entre les sous-espaces se fait par leur distance relative sur un plan vertical.

6.2.2.1 Transparence et translucidité

Également, un souci de continuité se retrouve dans le traitement de la façade selon une gradation du niveau de transparence allouée en fonction de la nature de l'espace correspondant. Le niveau de transparence des façades influence ainsi l'offre d'occasions participatives entre les individus (Goffman, 2013). La continuité entre l'intérieur et l'extérieur se module graduellement. On lit ainsi le projet selon trois boîtes se prêtant au jeu de la transparence et de l'opacité. Au rez-de-chaussée, le café s'ouvre sur l'extérieur avec une façade vitrée qui offre ainsi une visibilité sur la rue, une manière de ne pas soustraire le café à l'activité qui s'y déroule tant en permettant aux piétons d'assister aux diverses interactions qui se font. La réclusion est évitée, tout est dévoilé (Oldenburg, 1999). Aux niveaux intermédiaires, la façade se fait plus opaque. La translucidité des panneaux de verre isolant laisse transparaître l'activité du Marché tout en consolidant les détails des engagements qui s'y font, le moment est intériorisé. La volumétrie de la rampe se laisse deviner comme une ombre projetée, offrant une représentation diffuse du lieu qui ne se révèle que la nuit tombée. Au niveau le plus élevé, le troisième volume est revêtu principalement de panneaux de verre davantage translucide. La lumière diffuse se prête à une polyvalence programmatique, offrant entre autres le choix d'utiliser l'espace comme salle d'exposition. L'espace vaste suggère ainsi aux individus des engagements plus passifs qui contrastent avec le Marché où l'étroitesse encourageait des engagements davantage actifs. L'ambiance générale inspire à l'introspection, le retour à la solitude ou à la proximité. Tout en conservant un lien certain avec le contexte et les espaces connexes, la translucidité accrue contribue tout de même à percevoir l'espace comme centré sur lui-même, comme un espace hétérotopique.

6.2.3 Le désordre

Un certain désordre spatial a été souhaité dans le but de déstabiliser les individus, de leur rappeler que leur rôle usuel n'a pu lieu d'être et de leur suggérer plutôt une manière de se comporter qui n'est pas celle dictée par l'ordre social. Elle se traduit par de nombreuses installations mobiles qui sont amenées à être disposées de façons intuitives par les personnes qui fréquentent le marché.

Aussi, la présence marquée des colonnes dans l'espace permet ainsi de détourner, de perturber le parcours des visiteurs, de les confronter à un élément inusité. Elles créent des opportunités de rencontre entre les individus, c'est le moment hors du commun mentionné par Milgram (1977) qui donne la parfaite excuse aux étrangers familiers pour entrer en relation. Ils servent aussi, par exemple au niveau supérieur, à subdiviser l'espace pour ainsi offrir des moments de pause et de protection (Pfeiffer, 1980).

7. CONCLUSION ET RETOUR SUR LA CRITIQUE

Le projet de marché pour le Vieux-Québec a permis d'explorer le lien particulier unissant l'architecture publique et les activités sociales quotidiennes et inévitables dont prennent part des individus, en particulier celles qui sont spontanées. L'intention première était ainsi de déterminer les différents principes spatiaux qui influencent le comportement humain vers une convivialité qui mène à une meilleure cohésion sociale entre étrangers se côtoyant. Tout d'abord, en s'inspirant du principe du troisième lieu d'Oldenburg et de l'hétérotopie de Foucault, il a été déterminé qu'une rupture avec la réalité qui s'est traduite, entre autres, par une matérialité assurément étrangère au contexte patrimonial du site, et avec le quotidien se devait d'être suggérée pour ainsi permettre aux étrangers d'oublier momentanément l'ordre social, d'assouplir leurs préconceptions. Par la suite, le programme alimentaire du lieu a instauré une ouverture à la convivialité puisque la sociabilité alimentaire se veut un mouvement glorifiant le partage et l'échange. Finalement, différents dispositifs sont venus ponctuer l'espace comme les colonnes, les estrades et les éléments mobiles et adaptables. Ils permettent ainsi d'accueillir et de soutenir différents engagements sociaux tant actifs que passifs, créant de façon éphémère des sous-espaces généreux ou restreints selon le besoin et l'envie des étrangers venus faire leur marché. L'architecture offrant ainsi plusieurs options dans la manière d'interagir avec elle est ainsi une architecture vécue comme étant véritablement conviviale.

Lors de la critique finale, il a été mentionné qu'une plus grande attention aurait pu être portée aux spécifications tant techniques que programmatiques. En effet, le projet a fortement été porté par une théorie qui n'a parfois pas su être transposée de façon optimale dans la pratique puisqu'une des volontés était de conserver une certaine abstraction de l'espace bâti qui vient ainsi soutenir des activités, des émotions et des engagements sociaux engendrés par l'ambiance conviviale du marché alimentaire.

8. BIBLIOGRAPHIE

- Beger, P. et Luckmann, T. (1966), *La construction sociale de la réalité*. Paris : Méridiens-Klincksieck
- Brossard, B. (2013). La socialisation primaire aux émotions. Dans F. Fernandez, S. Lézé et H. Marche (Dir.), *Les émotions : une approche de la vie sociale*. Paris : Éditions des archives contemporaines
- Certeau, M. (1990). *L'invention du quotidien*. Paris : Union générale d'éditions
- Corbeau, J.-P. (1997-1). Socialité, sociabilité et sauce toujours. Dans J. Duvignaud et C. Khaznadar (Dir.), *Cultures, Nourritures, International de l'imaginaire*. Arles : Babel / Actes Sud
- Corbeau, J.-P. (1997-2). Pour une représentation sociologique du mangeur. *Economies et Sociétés, Série Développement Agroalimentaire*, vol. 23, 147-162
- Douglas, M. (1984) *Food in the social order : studies of food and festivities in three american communities*. New York : Russell Sage Foundation
- Finkelstein, J. (1989). *Dining out : a sociology of modern manners*. Cambridge : Polity
- Fischler, C. (1988). Food, self and identity. *Social Science Information*, vol. 27, no2, 275-292. doi: 10.1177/0539018888027002005
- Foucault, M (1967). *Dits et écrits II. 1976-1988*. Paris : Gallimard
- Fournementaux, J-P. (2013). Face à l'œuvre d'art. Dans F. Fernandez, S. Lézé et H. Marche (Dir.), *Les émotions : une approche de la vie sociale*. Paris : Éditions des archives contemporaines
- Freeman, D. (2012). *Art's emotions : Ethics, expressions and aesthetic experience*. Montreal : McGill-Queen's University Press
- Freund, J. (2013) Cuisine tradition innovation. *Les cahiers européens de l'imaginaire, Manger ensemble*, p.42-45
- Goffman, Erving (2013). *Comment se conduire dans les lieux publics : notes sur l'organisation sociale des rassemblements*. Paris : Économica

Guth, S. (1988). *La formalisation du social : Essai de morphologie*. Cousset (Fribourg), Suisse : Delval

Kaufman, P. (1981). *L'expérience émotionnelle de l'espace*. Paris : Vrin

Lange, F. (1975). *Manger ou les jeux et les creux du plat*. Paris : Éditions du Seuil

Lardellier, P. (2013). Les terrasses petits théâtres urbains. *Les cahiers européens de l'imaginaire, Manger ensemble*, p. 132-137

Legros, P. (2013) De l'appétit à l'orgie : les salles de gardes, une cérémonie culinaire. *Les cahiers européens de l'imaginaire, Manger ensemble*, p. 330-334

Maffesoli, M. (2013). Éthique de l'esthétique. *Les cahiers européens de l'imaginaire, Manger ensemble*, p. 22- p.28.

Maffesoli, M. (2013). La table comme lieu de communication. *Les cahiers européens de l'imaginaire, Manger ensemble*, p. 118-121

Milgram, S. (1977). *The individual in a social world : essays and experiments*. Reading, Mass. : Addison-Wesley Pub. Co.

Nancy, J.-L. (2013). *Être singulier pluriel*. Paris : Galilée

Oldenburg, R. (). *The Great Good Place, Cafés, Coffee Shops, Bookstores, Bars, Hair Salons, and Other Hangouts at the Heart of a Community*. Cambridge : Da capo press

Paulos, Eric et Elizabeth Goodman (2004) « The familiar stranger: anxiety, comfort, and play in public places » doi : 10.1017/S000305540013566X.

Pfeiffer, T. S. (1980). Behaviour and Interaction in Built Space . *Built Environment*, vol. 6, no. 1, 35-50. Repéré à <http://www.jstor.org/stable/23286084>

Poulain, J.-P. (2013). *Sociologies de l'alimentation : les mangeurs et l'espace social alimentaire*. Paris : PUF

Sartre, J. P. (1966). *L'Existentialisme est un humanisme*. Paris : Nagel.

Tilghman, B. R. (1970). *The expression of emotion in the visual arts: a philosophical inquiry*. The Hague : Martinus Nijhoff

Torregrosa, A. (2013). Vagabondage culinaire autour des tapas. *Les cahiers européens de l'imaginaire, Manger ensemble*, p. 124- p. 127

Wood, R.C. (1995). *The sociology of the meal : food and social theory, sociologies of domestic dining, dining out, theory, meals and society*. Edinburgh : Edinburgh University Press

ANNEXE

Annexe I : Plans et coupe

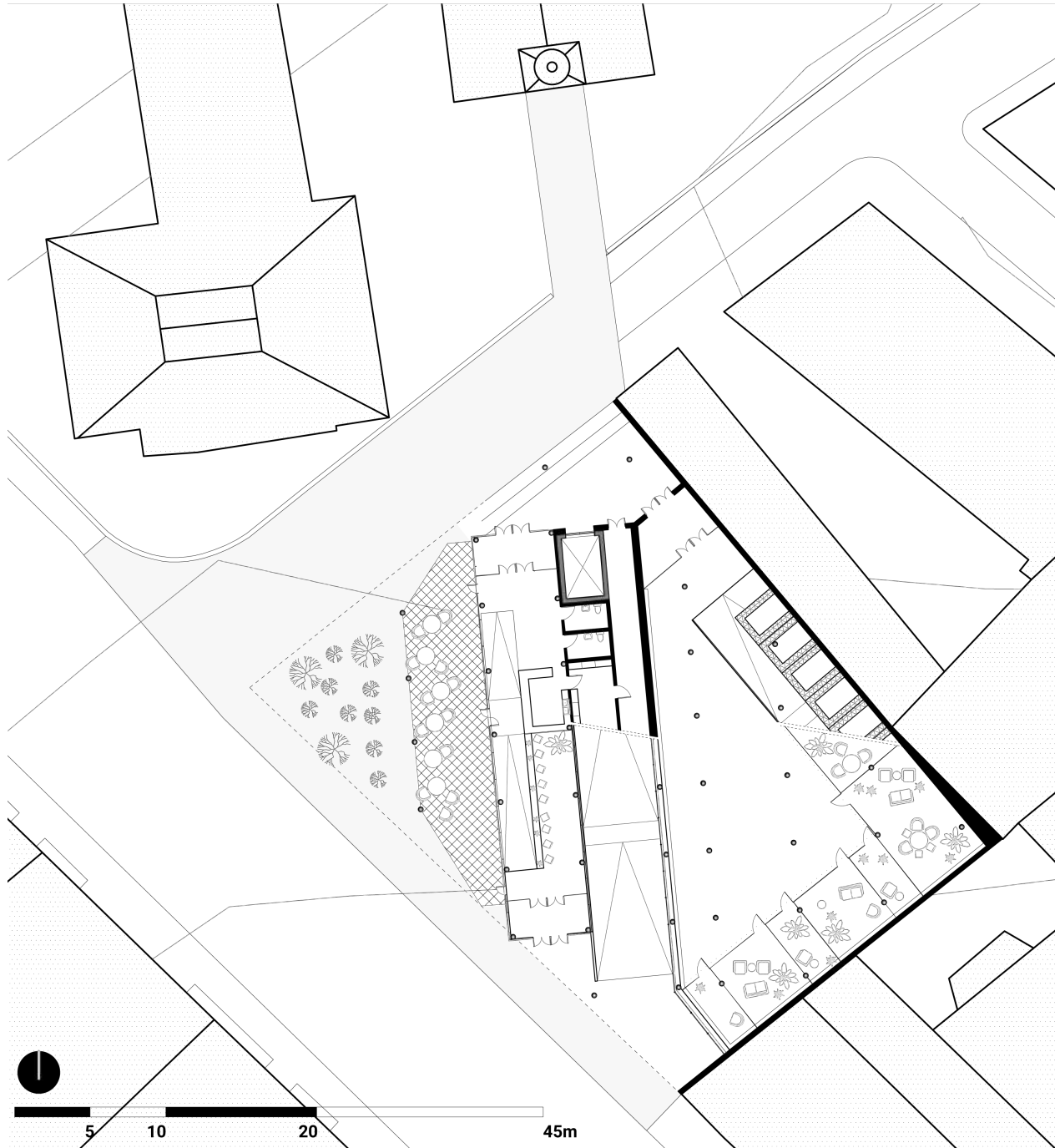


Figure 10. Rez-de-Chaussée

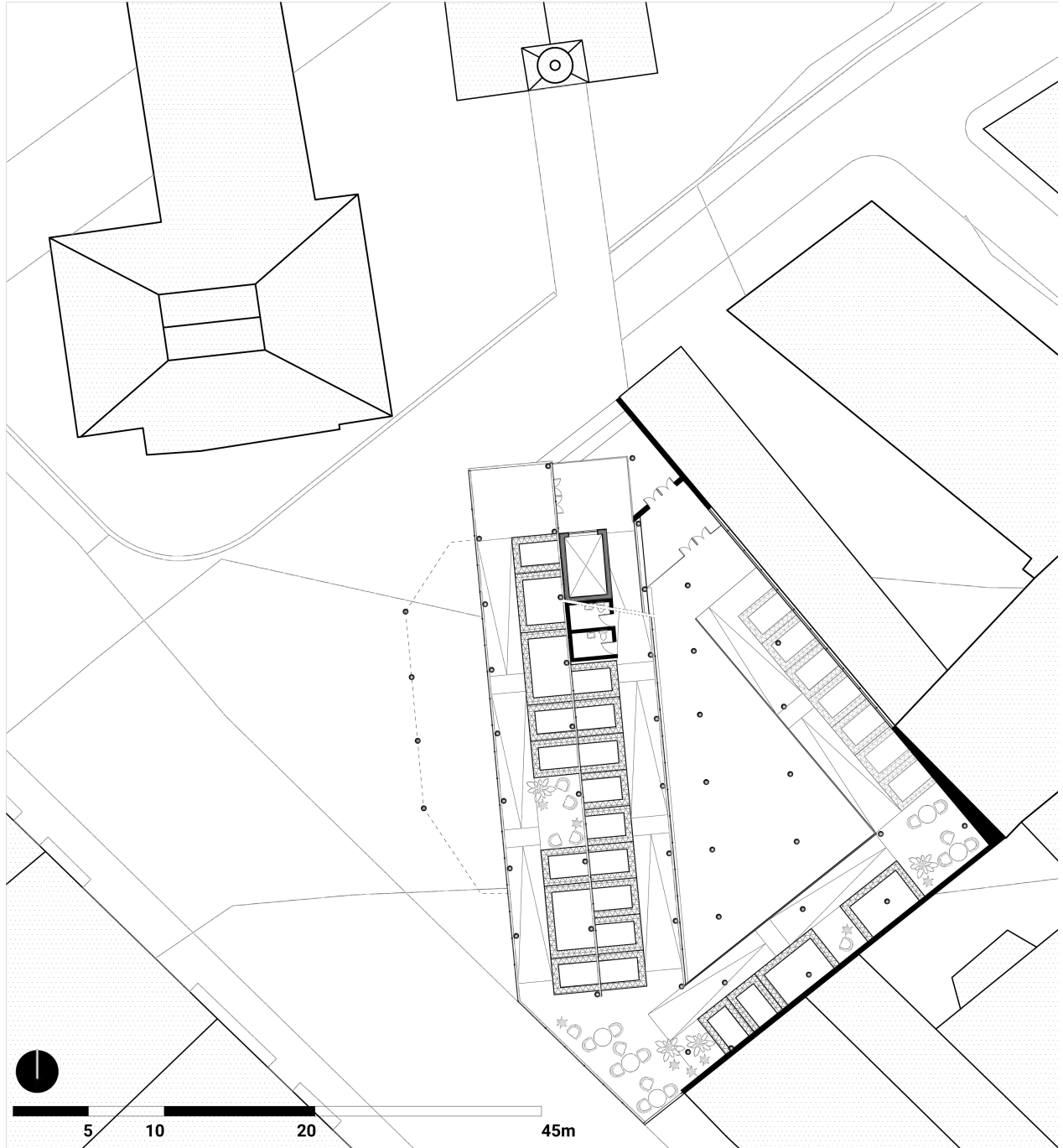


Figure 11. Niveau Intermédiaire

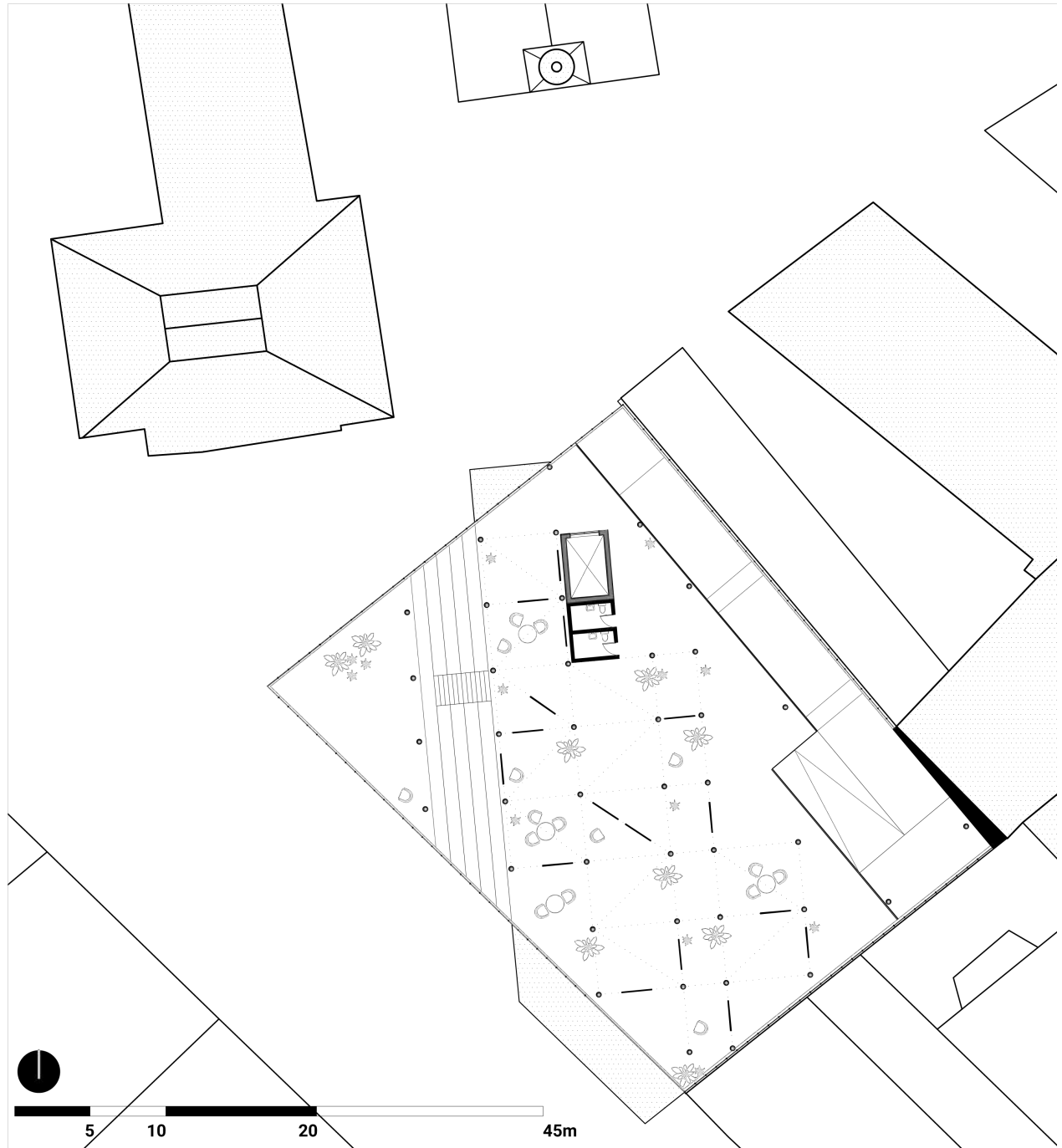


Figure 12. Niveau Supérieur

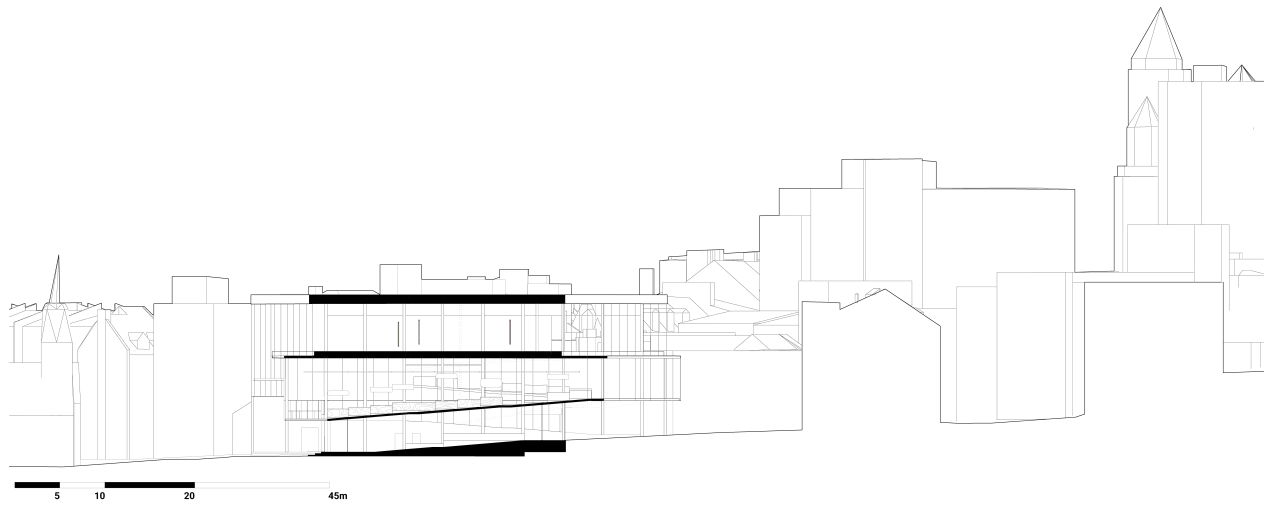
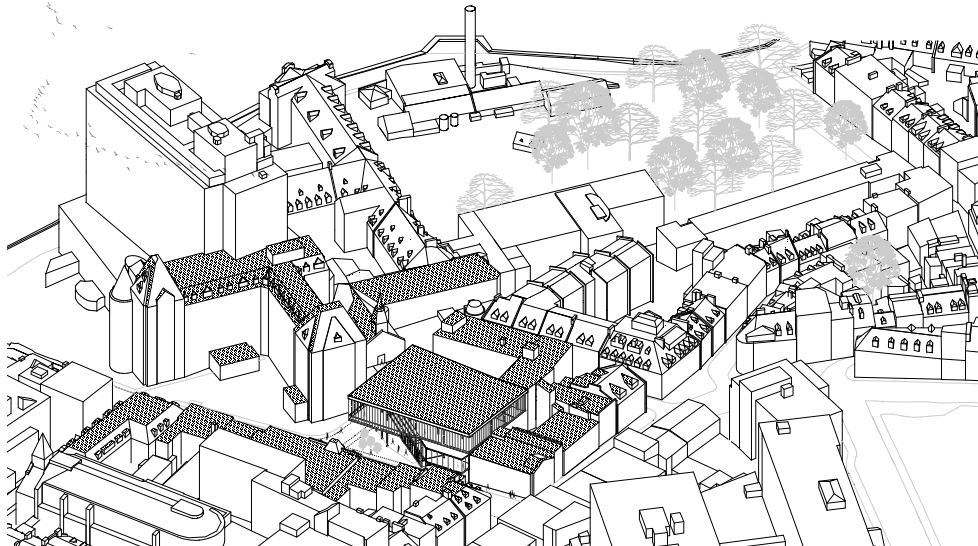


Figure 13. Coupe

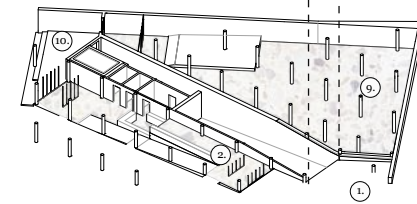
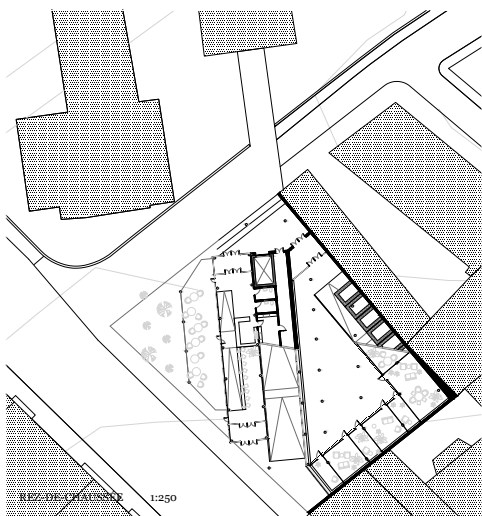
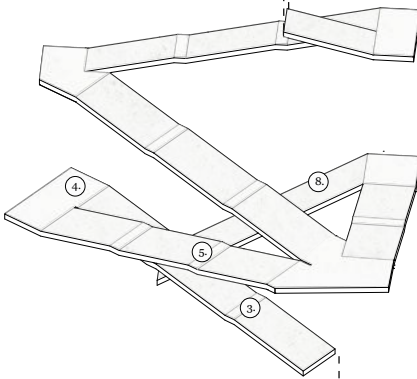
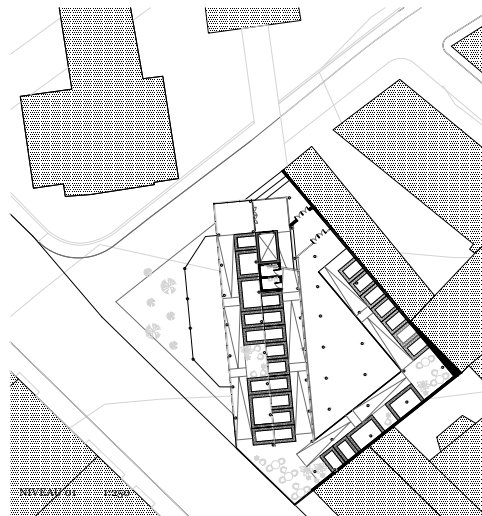
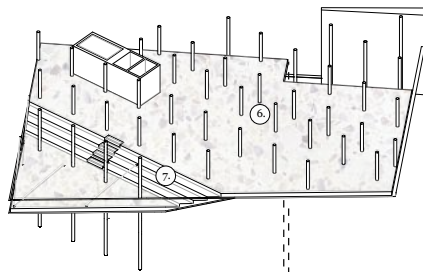
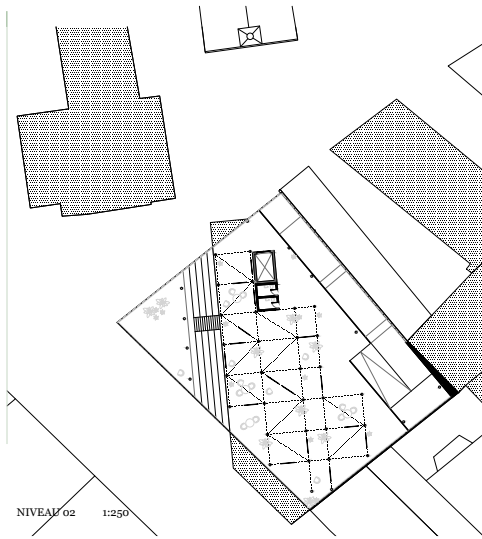
DÉSORDRE CONVIVAL

Éloge à la sociabilité alimentaire

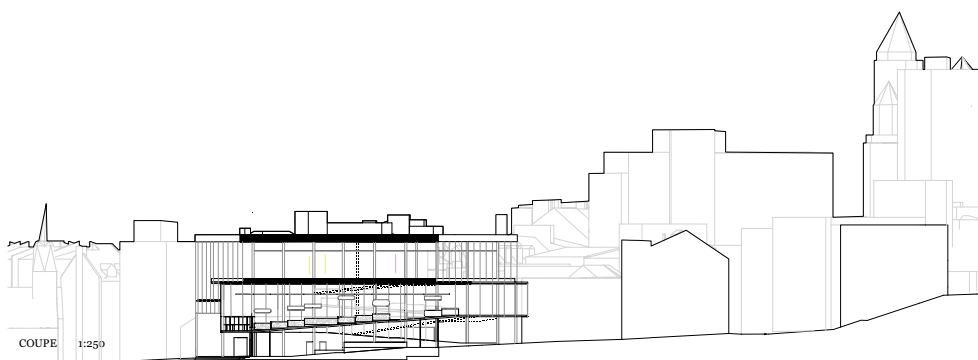


Le projet suggère diverses situations appropriables dans un espace robuste, adaptable et personnalisable. Des engagements sociaux momentanés et spontanés pourront se former à travers un parcours alimentaire qui en vaut le détour !

L'omniprésence de la nourriture sera ainsi l'élément unificateur grâce à son caractère fondamentalement social. Le concept d'un happening est ainsi exploré et se formalise en marché polyfonctionnel. Le marché s'offre aux habitants du vieux-Québec et à ses visiteurs comme un moment satellite de leur quotidien. Ils peuvent s'y construire des imaginaires communs et éphémères.



PRINCIPE DU PARCOURS





Parcours alimentaire



1. L'APPEL DU MARCHÉ



2. LA PAUSE CAFÉINÉ



5. LA PAUSE



3. LES MOMENTS VOYEURS



6. LA CONTEMPLATIVE



4. LE PARVIS



7. LA SCÈNE



8. LA REDÉCOUVERTE

«Manger et boire ensemble c'est retrouver l'âme du monde.»

Michel Maffesoli, Éthique de l'Esthétique



9. L'ULTIME PAUSE



10. LE RETOUR AU QUOTIDIEN